

30

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

Ou



REVOLUTIONNAIRE



ATLAS DE LA REVOLUTION
FRANCAISE

LES FRANÇAIS

A LA GRENADE,

O U

L'IMPROPTU

DE LA GUERRE ET DE L'AMOUR,

COMÉDIE-DIVERTISSEMENT,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Mêlée de Chants, de Danses & de Vaudevilles.

*Composée à l'occasion des avantages remportés par les Armées
de SA MAJESTÉ Très-Chrétienne en Amérique, pendant la
Campagne de 1779.*

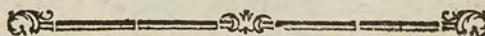
Jouée sur les Théâtres de Lille & de Douay le 20 Septembre
de la même année, & successivement sur les autres Théâtres
de Province.

Par Mr. C***** D'H*****.



'A BORD EAUX,

De l'Imprimerie de PIERRE PHILLIPOT, rue Saint-
Jâmes, vis-à-vis celle de Gourgue.



M. DCC. LXXX.

ACTEURS.

LE CHEVALIER, *Officier Français.*

Mme. MOULDING, *Veuve Anglaise, Amériquaine.*

MISS MAK-BELL, *Niece de Madame Moulding.*

BETZI, *Femme-de-chambre attachée à Miss Mak-Bell.*

L'ÉVEILLÉ, *Français attaché au Chevalier.*

FOORBRIK, *Anglais, Prétendu de Miss Mak-Bell.*

TROUMPALL, *Anglais, Valet de Foorbrik.*

BELHUMEUR, *Sergent Français.*

UN VALET.

GRENADIERS & SOLDATS de l'Armée Française.

MATELOTS de l'Escadre Française.

FEMMES & FILLES Grenadiennes.

*La Scene est dans la Ville, chez Madame Moulding,
& sur le Port de l'Isle de la Grenade.*



LES FRANÇAIS

A LA GRENADE,
COMÉDIE-DIVERTISSEMENT.



ACTE PREMIER.

L'Orchestre joue pour ouverture plusieurs airs guerriers.

LA TOILE SE LEVE.

On voit la mer dans le fond du Théâtre. Aux dernières coulisses, du côté de la Reine, est un Fort, sur la principale tour duquel flotte le pavillon Français. L'écusson de France est au milieu du couronnement de la porte ; on lit au dessus cette inscription : Vive Louis XVI le Triomphant. Le canon tire sans cesse. Plusieurs pelotons de Soldats entrent sur la scène avec des lauriers au chapeau, & chantent ce qui suit, l'Orchestre jouant alors la Marche des deux Avares, le plus doucement possible, pendant le premier couplet.

Voici les Bataillons Français,
Baissez le ton, fuyez Anglais ;
C'est à la barbe de Byron*,
Qu'à l'Isle de Grenade,

* *Amiral Anglais.*

4 *Les Français à la Grenade,*

Les Français ont à l'escalade,
Arboré pavillon.

Voici les Bataillons Français,
Baissez le ton, fuyez Anglais,

Sans tambour ni canon :

Amis, quel est ce carillon ?

Aux Habitans de la Grenade,

C'est d'Estaing qui donne une aubade;

Pour eux quel réveillon !

On reprend le premier couplet. Les Soldats sortent par les coulisses du côté du Roi. L'Orchestre diminue le son à mesure qu'ils s'éloignent. Lorsqu'ils sont disparus, Miss Mak-Bell & Betzi entrent sur la scène, comme pour venir à leur maison, qui est à la première coulisse du côté du Roi. Le canon tire toujours.

S C E N E P R E M I E R E.

MISS MAK-BELL, BETZI.

MISS.

MOn Dieu, ma chere Betzi, que le bruit de ce canon est incommode.

BETZI.

Les Français se réjouissent aujourd'hui d'avoir pris l'Isle hier... Ils disent qu'il n'y a pas de bonne fête pour eux, quand le canon n'en est pas.

MISS.

J'en ai la tête bouleversée...

BETZI.

Il y a bien de quoi ne pas se reconnoître aussi pour des jeunes filles, n'est - ce pas, Miss, de se trouver dans une Ville prise d'assaut? Cependant, avouez que nous en avons été quittes à bon marché : on nous avoit tant effrayées des droits du Vainqueur, j'en étois toute transie;.... mais ils ne nous ont pas traité trop durement....

les Officiers en ont agi fort humainement avec le beau sexe.

MISS.

En effet , ils se sont fort bien conduits... Le Général a prouvé dans cette occasion qu'un Héros Français est toujours aussi galant qu'il est brave ; il faut en convenir.

BETZI.

Vous vous plaignez de la tête tout-à-l'heure ; mais le cœur ne vous feroit-il pas mal aussi ? Vous n'avez paru prendre grand plaisir à regarder ce jeune Officier qui est entré dans la Ville avec l'avant-garde : ma foi il est fort joli ; nous n'avions pas vu d'homme de cette tournure à la Grenade.

MISS *rougissant.*

C'est lui qui a planté le pavillon de France sur ce Fort , à la place du nôtre. (*Elle montre le pavillon.*) Il est vrai que dans le désordre où l'avoit mis le combat , il me parut bien intéressant ; il a je ne sçais quoi de doux & de martial.

BETZI.

Il sont tous comme cela ; je puis ne pas en faire la petite bouche aujourd'hui. Depuis que j'ai passé trois années en France , je les aime à la folie. Ces Français !..... Si j'ai eu quelques bons momens dans ma vie , je leur en ai l'obligation... La prise de la Grenade me semble une bonne fortune.

MISS.

Il n'en est pas moins très-blâmable d'aimer un de nos ennemis ; je sens que cela m'exposeroit...

BETZI.

N'est pas notre ennemi , Mademoiselle , qui voudroit nous faire plaisir... & l'Officier du pavillon , j'en suis sûre , n'a pas envie de vous faire de peine.

MISS.

Tu es folle.

BETZI.

Non , mais clairvoyante : il faut tout vous dire , le Valet de ce Chevalier a déjà fait connoissance avec moi : il est joli homme aussi ; il a voulu me mettre dans les

6 *Les Français à la Grenade*,
intérêts de son maître. Voilà comme on commence une
intrigue à la Française. Vous êtes adorée...
MISS.

Et qu'as-tu répondu ?

BETZI.

Mais, pour lui prouver que je scavois vivre à la Française aussi, je ne l'ai pas trop mal reçu.

MISS.

Ah ! ma chère enfant, gardes-toi d'aller plus avant....
À quoi cela pourroit-il aboutir ? Tu scais que ma tante
a engagé sa parole à Sir Foorbrick , & que le mariage
feroit terminé...

BETZI.

Sans la brusque visite... que le Général Français est
venu nous rendre , je le scais ; mais faut-il que vous
passiez votre vie avec ce Foorbrik , vous ? Comment
s'est-il conduit, lui Officier ? Pendant que nos Anglais
se défendoient assez vaillamment & de leur mieux au
Fort , il est resté dans la Ville... Allons , g.

MISS.

Il a dit à ma tante qu'il vouloit épouser , avant que
de s'exposer à être tué ou prisonnier de guerre : c'est
pour cela qu'il vouloit passer comme Bourgeois ; mais
après le mariage...

BETZI.

Oui , il sera brave à la paix , n'est-ce pas ?

MISS.

Si ma tante pouvoit changer sur son compte.

BETZI.

Votre tante , elle s'aguerrit... Elle trouve plaisir aux
préparatifs des réjouissances : votre amant où son Valet
ne tarderont sûrement pas à se porter par ici; ils devi-
neront que la tante n'y est pas : il n'y a rien de tel
qu'un Français pour profiter de l'occasion. Rentrez ,
mettez-vous derrière la croisée , vous verrez ce qui se
passera.

(*Miss rentre.*)

S C E N E I I .

B E T Z I .

EN vérité , avec les dispositions que j'ai dans le cœur ,
je devois naître à Paris , & non pas à Londres. Il faut
qu'il y ait eu quelque échappé des Français dans ma fa-
mille. Si je pouvois quitter cette Amérique. Voici ce
lourd Troumpall , Valet de Foorbrik. Au diable le sot ,
je vais bien le recevoir .

S C E N E I I I .

B E T Z I , T R O U M P A L L . (*Il baragouine.*)

MAdemoiselle Betzi , il est-elle dans le maison ? mon
maître il va le venir voir .

B E T Z I .

Dis-lui que nous l'en tenons quitte : tu ferois bien
aussi de nous délivrer de ta figure .

T R O U M P A L L .

Comment ! que dites-vous ? au point où ils sont les
chofes ...

B E T Z I .

Qu'appelles-tu , au point... au point... tu n'y seras ja-
mais au point , j'y perdrai mon nom , plutôt que ce
mariage se fasse. Vous êtes de braves défenseurs ; ton
maître n'a seulement pas mis le pied dans le Fort... étoit-
ce à lui de rester dans la Ville ?

T R O U M P A L L .

Eh ! Dieu nous aide ! à peine nous avons fçu que le
Général Français étoit dehors , qu'il s'est trouvé dedans :
ils vont grand train , ces Messieurs de France... & puis
la Compagnie de mon maître , il est abîmée .

Et de quoi abîmée , de faim ou de peur apparem-
ment ; car il ne l'a pas exposée souvent au feu.

TROUMPALL.

Tête du diable ! & les campagnes à Boston donc ,
damnés soient-ils les Bostoniens : croyez-vous qu'on a
envie de rire quand on revient de-là?... Voyez comme
je suis.

BETZI.

Et tu songeais à moi... Je veux un mari en meilleur
état.

S C E N E I V.

L'ÉVEILLÉ , BETZI , TROUMPALL .

L'ÉVEILLÉ *d'un ton gaillard.*

E H bien , ma charmante , ton aimable maîtresse , lui
as-tu parlé ?

TROUMPALL *montrant l'Eveillé.*

Voilà le mari qui feroit pour vous convenable , appa-
remment ?

BETZI.

Pour la premiere fois de ta vie tu es pénétrant ; les
campagnes ne l'ont pas exténué , lui.

L'ÉVEILLÉ.

Bah.... une campagne ! cela nous met du baume dans
le sang à nous autres. (*à Betzi.*) Quel est ce butor-là ?

BETZI *bas à l'Eveillé.*

C'est le Valet de Foorbrick , l'homme en question.

L'ÉVEILLÉ.

Du prétendu... ah mort diable ! & il songe à toi aussi
peut-être. (*à Troumpall d'un ton supérieur.*) Eh l'ami ,
détalons.

TROUMPALL.

Il me fait plaisir de rester...

L'ÉVEILLÉ,

L'ÉVEILLÉ.

Ah! tu fais le raisonneur. (*il va à Troumpall qui l'évite ; il le poursuit, l'atteint, & lui donne un coup de pied au cul.*) Voilà ce qu'on y gagne.

TROUMPALL pleurant.

Chien ! tes yeux soient damnés... Voilà une belle campagne ! Les Amériquains nous ont fait mourir de faim, & les Français nous donnent du pied au cul. Goodham...

(*Il sort en jurant en Anglais.*)

SCENE V.

L'ÉVEILLÉ, BETZI.

L'ÉVEILLÉ.

Voilà comme ils sont ; quand nous pouvons les rencontrer, ils reçoivent les coups, ils quittent le champ de bataille ; ils jurent, & ils disent qu'ils ne sont pas battus. As-tu parlé à Miss, ma délicieuse ? Mon maître peut-il se présenter devant la place ? Faut-il ametter la grosse Artillerie ? Fera-t-on résistance ? Il y a de la tendresse de ma part, & de l'or de celle de mon maître pour toi, à la fin de tout ceci ; mais nous n'avons pas de temps à perdre.

BETZI.

Vous n'en voulez pas mettre plus à prendre les cœurs qu'à prendre les îles, à ce qu'il me paraît : nous voudrions pourtant scâvoir à qui nous avons affaire.

L'ÉVEILLÉ.

Le voilà en deux mots. Je suis Gascon, moi, d'humeur joviale, fort tendre, quand la pointe du vin m'anime ; ennemi des difficultés ; prodigue en avances quand elles sont bien reçues ; prompt à me retirer quand elles ne le sont pas. Mon maître me ressemble de tous ces côtés ; en outre, il est valeureux comme notre Général, il a la douceur d'un Parisien, la vivacité d'un Provençal.

Les Français à la Grenade,
 cal , la franchise d'un Picard , & la bonté d'ame d'un
 Flamand. Voilà qui nous sommes : en voulez-vous , n'en
 voulez-vous pas : finissez aujourd'hui , ou nous plions
 bagage demain ; en amour comme en guerre , nous ai-
 mons les imprompts.

BETZI.

Je suis portée à vous croire ; mais vous êtes bien
 pressés...

L'EVEILLÉ.

Que veux-tu , mon enfant : débarqués avant hier , de
 suite à l'assaut , hier dans la Ville , peut-être tués demain :
 tu vois bien que nous ne pouvons placer l'amour que
 dans les entr'actes... Ah ! voici mon maître.

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

T E voilà , mignonne , avec l'Eveillé , tant mieux : ta
 maîtresse consent à me voir , c'est excellent ; elle n'a pas
 d'aversion pour moi , j'en suis charmé. Dis donc , où en
 sommes-nous ?

BETZI.

Vous vous répondez tout seul à merveille , il n'y a
 rien à ajouter.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes : je peux y ajouter dix-louis , moi , pour
 avancer les choses.

BETZI.

Est-il possible , de la maniere dont vous vous y prenez ,
 de ne pas vous servir ? Cependant songez , Monsieur ,
 que ma maîtresse est d'une grande famille... héritière
 d'une tante prodigieusement riche...

LE CHEVALIER.

Eh bien !

BETZI.

Quelles sont vos intentions ?

LE CHEVALIER.

Excellent es, mon enfant ; je l'aime d'abord à la fureur , je le lui prouve comme & tant qu'elle voudra : je l'épouse ensuite , si nous en avons le temps...

BETZI.

Et si la tante n'y consent point.

LE CHEVALIER.

On se passera d'elle.

BETZI.

Il y a un rival.

LE CHEVALIER.

Un rival !... par les fenêtres... par les fenêtres.

L'EVEILLÉ à Betzi.

C'est l'affaire d'un tour de main , comme tu vois.

BETZI.

Oui , si cela s'arrange ainsi ; tenez , demandez-lui si elle y consent.

S C E N E V I I .

BETZI , MISS , LE CHEVALIER , L'EVEILLÉ.

LE CHEVALIER à Miss.

MAdemoiselle , lorsque nous nous sommes emparés de l'Isle , la plus aimable de celles qui l'habitent s'est emparée de mon cœur ; je n'ai pas besoin de la nommer : oui , je vous adore , je suis disposé à m'unir avec vous ; & si cela se peut , très-pressé de conclure : cependant , plein de respect pour vos volontés , je vous fais serment devant Betzi , devant le Ciel , devant la terre , devant l'Eveillé , devant toute la Garnison , d'un attachement éternel ; & pour vous donner encore plus de confiance , je jure qu'après la gloire & mon Roi , je ne vois rien de si aimable que vous.

MISS à Betzi, à demi-voix.

Il est vif, pétulant ; mais comme il est aimable.
BETZI.

Ne vous les ai-je pas bien dépeints, fidèles à l'honneur, fiers au combat, & soumis auprès des femmes.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Mademoiselle...

BETZI à Miss.

Voulez-vous que je réponde pour vous ?

MISS au Chevalier, timidement.

Monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER.

Parlez, de grâce.

MISS.

Eh bien, Monsieur, de toutes les conquêtes que vous pouvez prétendre, je souhaite que vous puissiez trouver celle de mon cœur la plus estimable, parce que je me porte avec plaisir à vous l'assurer. Je vous crois loyal & fidèle ; vous êtes un de nos vainqueurs, & nous n'avons rien de mieux à faire que de nous soumettre.

L'EVEILLÉ à part.

Cette Isle de la Grenade rapportera beaucoup à la France.

LE CHEVALIER à Miss.

Adorable personne...

BETZI.

Mais la tante, la tante, qui tient le contrat prêt depuis quinze jours, pour le Baronnet Foorbrik... auquel elle assure, non-seulement Mademoiselle, mais encore la moitié d'une fortune immense..

L'EVEILLÉ.

Qui nous viendroit assez à propos... Monsieur le Chevalier ne songeait point à cela, lui : cependant quand on peut trouver un seul impromptu une grosse dot & une jolie personne ; cela va fort bien ensemble, & en temps de guerre, tout est de bonne prise.

BETZI.

Et d'autant plus à propos, qu'un Officier Français est souvent plus généreux qu'il n'est riche.

LE CHEVALIER *leslement.*

D'accord ; mais si la guerre dure encore quelque temps , & qu'un heureux hazard me seconde , j'espere me faire remarquer de maniere à mériter quelque grace ; & puis voilà tant d'Isles que nous prenons les unes sur les autres , que si on nous laisse faire , il y aura des Gouvernemens pour tout le monde.

L'EVEILLÉ.

Le consentement de la tante vaudroit encore mieux. Cela me regarde , l'aimable Betzi m'y aidera : laissez-nous réfléchir là-dessus. Rentrez chez vous , Mademoiselle. Vous , Monsieur le Chevalier , retournez à la Compagnie ; il ne tiendra pas à moi que les réjouissances qu'on fait pour la prise de l'Isle ne soient aussi celle de vos noces.

LE CHEVALIER à *Miss.*

Je compte sur vous.

MISS *en lui montrant le pavillon.*

Chevalier , toutes les fois que je tourne les yeux vers ce pavillon , je sens que je n'ai rien à vous refuser.

(*Miss rentre , le Chevalier sort.*)

S C E N E V I I I .

L' E V E I L L É , B E T Z I .

L'EVEILLÉ.

V Oici une affaire à conduire , moitié de ruse , moitié de vive force ; quel département choisis-tu ?

BETZI.

Je veux être de moitié en tout & par-tout.

L'EVEILLÉ.

Taupe , & moi aussi ; par conséquent tu as reçu dix louis , c'est pour ma part...

BETZI.

Non pas , non pas : la recette me regarde personnellement ; c'est mon fait...

Cependant.

BETZI.

N'allons pas nous brouiller, tu vois que dans cette guerre-ci il n'y a que la bonne intelligence entre les alliés qui fasse réussir les affaires.

L'EVEILLÉ.

A la bonne heure, marchons donc à l'ennemi... La tante d'abord; comment travailler ce caractère-là? Quel âge a-t-elle? Quel est son revenu?

BETZI.

Elle a quelques cinquante ans, & riche de cinquante mille livres sterling, avec une grande inclination à se remarier, ce qui lui donne une sorte d'aversion pour nos Anglais, qui sont trop réfléchisseur pour faire une pareille fortisè...

L'EVEILLÉ.

Bon... effectivement c'est un coup de téméraire que d'épouser cette femme-là; elle doit compter sur nous autres, on l'épousera...

BETZI.

Comment donc!

L'EVEILLÉ..

Parbleu, l'épouseur est trouvé; nos Officiers me permettent tout ce qui peut les amuser; d'ailleurs, c'est pour servir mon maître... si je prenois un de ses habits... je n'ai pas un mauvais maintien... Ah, ah, ah... Ce trait va divertir notre Garnison. Ce sera une petite rocambole dans les mémoires de notre campagne.

BETZI.

Tu vas te faire Officier pour épouser la tante?

L'EVEILLÉ.

Non, mais pour que mon maître épouse la niece. Et le prétendu, quel homme est-ce?

BETZI.

C'est un sot parvenu par ses richesses à avoir un titre: il étoit fort mal regardé de notre défunte Garnison: il fit séparation de corps avec elle au moment de combat-

tre , disant qu'il aimoit mieux se marier que de se faire tuer.

L'EVEILLÉ.

Il est lâche. Tant mieux... On peut le bafouer sans en avoir de remords ; car nous estimons les gens de cœur de quelque pays qu'ils soient... Mais celui-ci, nous le menerons lestement : son contrat servira à mon maître, j'en réponds... & nous songerons ensuite au nôtre...

BETZI.

Sans doute...

L'EVEILLÉ.

Si tu veux nous en passerons pourtant... Je suis de bonne volonté.

BETZI.

Non , je veux retourner en France.

L'EVEILLÉ.

A la paix , à la paix , mon enfant... Je vais me préparer & prendre l'ordre... Si le combat naval ne dérange pas notre plan , il y aura de quoi se réjouir aujourd'hui de toute maniere. Vivent les Anglais de ton humeur. Je crois qu'en retournant à Paris ensemble , nous ne ferons pas mal nos affaires.

Fin du premier Acte.

ENTR'ACTE.

Pendant cet entr'acte , on voit , sur le fond de mer , un vaisseau qui manœuvre , & qui vient se mettre en vue des Spectateurs ; il a le pavillon Français & des Bandes rouges flottantes. Des Matelots & des Soldats paroissent sur la poupe , & chantent les couplets suivans , sur l'air : Vive Henri , vive Henri , de la Bataille d'Yvri.

Premier couplet.

Amis , le pavillon de France ,
Toujours si fatal aux Anglais ,
Est l'étendard de la vaillance

Les Français à la Grenade,

Et le signal de nos succès.

Après la victoire

Chantons Bourbon, fêtons les Lys :
Pour tout Français c'est le cri de la gloire,
Vive Louis, vive Louis.

Second couplet.

Guerriers, enfans chers à la France,

Qui de l'honneur suivez la loi :

Votre plus douce récompense,
C'est un regard de votre Roi.

Après la victoire,

Chantons Bourbon, fêtons les Lys,
Pour tout Français c'est celui de la gloire,
Vive Louis, vive Louis.

Troisième couplet.

On parlera dans notre histoire

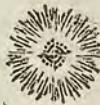
De ce grand Roi, de ses hauts faits,

C'est à sa santé qu'il faut boire

Avec le vin de ces Anglais.

Après la victoire, &c.

Après le dernier refrein, l'Orchestre joue l'air de l'Ami de la Maison, Rien ne plaît tant aux yeux des Belles : pendant l'exécution se fait le changement de décoration.



ACTE



A C T E I I.

La Scene est chez Madame Moulding.

S C E N E P R E M I E R E.

Mme. MOULDING, BETZI.

Mme. MOULDING.

LA nouvelle Garnison donne bal, ma chere Betzi.
BETZI.

Il nous l'ont déjà donné, Madame.

Mme. MOULDING.

J'y veux danser, je suis plus qu'à moitié Française :
que ces gens-là font les choses comme il faut!

BETZI.

Vous ne vouliez pas croire ce que je vous en disois,
Madame ; vous doutiez de toutes les belles actions que
les relations écrites mettent sur leur compte : vous les
voyez de près ; avois-je tort ?

Mme. MOULDING.

C'est un Peuple de Héros, mon enfant.

BETZI.

Quelle aimable pétulance ! Il y a de la différence de
ce flegme Anglais si ennuyeux, à leur charmante viva-
cité.

Mme. MOULDING.

J'aime la vivacité, moi, Betzi ; j'ai parcouru la Ville,
leur joie est la même , & s'exprime chez tous d'une ma-
niere différente. Comme ils aiment leur Roi, son nom
est un cri d'allégresse pour eux ; cela m'a touchée... J'en
fuis éprise....

En auriez-vous remarqué quelqu'un ?

Mme. MOULDING.

Non , aucun en particulier.

BETZI.

Vous en voulez à toute la Nation en gros ! Comment diantre , Madame .

Mme. MOULDING.

Je veux devenir Française , Betzi , c'est décidé ; tu fçais que si je ne me suis pas remariée , ce n'est pas faute d'adorateurs : sans avoir l'air enfantin , j'ai une figure frappante .

BETZI.

Voyons un peu en face , Madame : tenez-vous . Ah ! le beau visage ; vous ressemblez au Roi Dagobert comme deux gouttes d'eau .

Mme. MOULDING.

Crois-tu que cela soit capable de subjuguer un Français ?

BETZI.

Certainement , Madame ; ils raffolent des Beautés Gauloises .

Mme. MOULDING.

Me dis-tu vrai ?

BETZI.

Si vous vouliez vous faire seulement un petit filet de barbe , je répondrois de la chose : (*mystérieusement.*) attendez , donnez-moi votre main , je vais vous dire ce qui en arrivera .

Mme. MOULDING.

Est-ce que tu te connois à la bonne aventure ?

BETZI.

Si je m'y connois , j'ai passé mon enfance avec des Bohémiens dans la Comté de Galles . Voyons votre main (*elle lui regarde le creux de la main.*) Ah ! Madame , vous serez Marquise , & Marquise Française , avant qu'il soit vingt-quatre heures .

Mme. MOULDING.

Comment vois-tu cela ?

BETZI.

Tenez , regardez ces deux lignes qui croisent celle de vie.

Mme. MOULDING.

Eh bien ?

BETZI.

Ce sont des lignes de dignités , Madame : vous serez Marquise ; quand vous ne le voudriez pas , il faudroit que cela fût.

Mme. MOULDING.

J'ai de belles aventures dans la main donc , Betzi ; je ne te croyois pas si habile.

BETZI.

Ah ! Madame , si je n'avois craint de me mettre dans l'embarras , je vous aurois fait part de bien autre chose. Tenez , Sir Foorbrik , par exemple , à qui vous donnez votre Niece : vous croyez peut-être que je vous laisserai faire ce mariage-là ?

Mme. MOULDING.

Ah ! pourquoi non ? Que veux-tu dire ?

BETZI.

Sir Foorbrik sera pendu , Madame , j'y ai regardé , il mourra innocent ; car , quoique poltron , il est honnête homme ; mais il sera pendu , je l'ai condamné : de tous ceux que j'ai pendus , il n'en est pas échappé un seul.

Mme. MOULDING.

Je ne le veux plus voir ; je n'ai garde de lui donner ma Niece.

BETZI.

Ne lui en parlez pas cependant ; il ne faut pas affliger ce pauvre homme : le voici justement.



S C E N E I I.

Mme. MOULDING, BETZI, FOORBRIK.

FOORBRIK (*ce rôle se baragouine comme celui de Milord Houzei.*)

Vous voyez, Madame, ce que peut l'amour; il a privé l'Isle de mon secours; il m'a retenu lorsque je devois combattre, il vous a livré aux ennemis; car si vous n'eussiez pas retardé mon bonheur, les Français ne seroient pas ici.

BETZI.

Madame, le service que Sir nous a rendu en restant tranquille, mérite récompense.

FOORBRIK.

Pour toute récompense, je vous prie de vous résoudre aujourd'hui.

Mme. MOULDING.

Je ne sçais comme vous l'entendez, Monsieur; mais le peu de courage que vous avez fait voir, ne doit pas me disposer en votre faveur.

FOORBRIK.

J'ai votre parole, Madame; il n'y a pas de meilleur parti que moi pour votre Niece: je suis fort riche, & m'est dû vingt années de paie.

BETZI *à part.*

C'est de l'argent bien gagné.... Il a servi comme il étoit payé.

Mme. MOULDING *le regardant d'un air de compassion.*

Ah, le pauvre homme!

BETZI *bas à Madame Moulding.*
Il ne s'attend pas à être pendu.

Mme. MOULDING.

Eh! Monsieur, dans l'état où sont les choses, puis-je songer à de pareilles noces?

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

UN VALET.

M Ademoiselle, on vous demande.

BETZI.

J'y vais: (*à part en sortant.*) c'est l'Eveillé; j'ai bien préparé la besogne, il n'aura qu'à aller.

S C E N E I V.

(Mme. MOULDING, FOORBRIK.)

FOORBRIK.

E H bien, Madame, conclurons-nous? Voyez à vous décider.

Mme. MOULDING *avec un air d'intérêt compatissant, le regardant en face.*

Foorbrik, je suis de vos amies; croyez un bon conseil que je vais vous donner: tâchez d'avoir querelle avec quelqu'un de la Garnison, & faites ensuite de vous faire tuer.

FOORBRIK.

Moi, Madame!

Mme. MOULDING.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi; vous trouverez vingt Français prêts à vous rendre ce service-là.

FOORBRIK.

Vous vous moquez de moi, Madame.

Mme. MOULDING.

Vous ne voulez pas suivre mon conseil?

Non parbleu, Madame.

Mme. MOULDING *d'un air attendri.*

Je voudrois que vous fussiez mort, & qu'il m'en eût coûté grand'chose.

FOORBRIK.

Vous me feriez perdre l'esprit, Madame : vous le perdez vous-même.

Mme. MOULDING.

Je perds l'esprit ! allez ; vous êtes un ingrat, qui ne méritez pas les bontés qu'on a pour vous : je romps tout commerce.

FOORBRIK.

Madame....

Mme. MOULDING.

Je vous abandonne à votre mauvaise destinée.

FOORBRIK.

Elle extravague. Allons voir la Niece. (*Il sort.*)

Mme. MOULDING.

Voyez, on lui conseille de se faire tuer de peur d'accident, & il dit que je perds l'esprit ; je ne serai pas fâchée qu'il soit un peu pendu.

S C E N E V.

Mme. MOULDING, BETZI

BETZI *accourant.*

VIAT, Madame : voilà déjà la moitié de mes prédications accomplies.

Mme. MOULDING.

Comment ?

BETZI.

Un Marquis Français, Officier de la premiere qualité, qui vient vous rendre visite.

Mme. MOULDING.

Est-il bel homme?

BETZI.

Charmant, Madame, il sent l'Epouseur une lieu à la ronde.

Mme. MOULDING.

Il m'aura vue sur le Port; il s'est informé de moi: il n'a pas perdu de temps. Faites entrer. Suis-je bien pour le recevoir?

BETZI.

On ne peut pas mieux.... Le voici, Madame.

Mme. MOULDING.

Ah! je meurs, Betzi: qu'il a bonne mine!

S C E N E V I .

Mme. MOULDING, BETZI,

L'EVEILLÉ *en uniforme.*

L'EVEILLÉ.

J E me donne au diable, Madame, si je regrette nos jolies femmes de Paris, puisqu'on trouve des personnes comme vous en Amérique. Comment parbleu, vous êtes adorable; je vais faire souche à la Grenade: voilà qui est fini.

Mme. MOULDING.

Ce que vous dites est très-obligeant, Monsieur; je voudrois connoître assez les tournures françaises, pour vous répondre sur le même ton.

L'EVEILLÉ.

Sur le même ton! les tournures françaises! que c'est bien dit, parbleu. Il y a de l'esprit à la Grenade, sur ma parole.

Mme. MOULDING à *Betzi.*

Il est charmé de moi, Berzi.

Mais j'ai vu cette Betzi-là quelque part , elle n'a pas toujours été Outre-Mer.

BETZI.

Il y a cinq ans , Mousieur , que j'étois en France pour étudier les modes : c'est le goût pour les manières fran-çaises , qui a engagé Madame à me conduire en ce pays-ci , où elle m'a promis de faire ma fortune.

L'EVEILLÉ.

C'est bien fait , mon enfant : oui , c'est en France que je t'ai vue. Mais tu nous as déserté : c'est mal fait ; je te ferai une affaire.

BETZI.

Oh ! Monsieur , on ne punit pas les Désertrices.

L'EVEILLÉ.

Cela se devroit ; une fille comme toi fait plus de tort au service du Roi en désertant , que vingt Grenadiers , sur ma parole. Ah ! ah , ah , ah .

Mme. MOULDING.

Qu'il a d'esprit !

L'EVEILLÉ à Mme. Moulding.

Pardon de la petite digression , ma Princesse. Où en étions-nous ? Betzi tu as là une Maîtresse incomparable , Dieu me damne. Je devois me marier en retournant en France à une Comtesse de Gascogne ; mais B z z , elle n'a qu'à jeter ses visées autre part. Je vous aime , Madame , je vous en avertis. Corbleu , c'est du plus sérieux ; faites-y attention , j'ai le cœur attaqué. Mille diables , je suis frappé , sur mon honneur.

BETZI.

Voilà un homme que vous avez mis , dès la première visite , dans un état pitoyable.

Mme. MOULDING.

Comme ces Français prennent feu. C'est de la poudre à canon.

L'EVEILLÉ.

Vous l'avez dit , mon Ange. Gare le pétard : il n'y a pas de milieu ; il faut que je meure , ou que je vous épouse.

épouse. Vous êtes majeure, vous dépendez de vous ; il n'y a qu'un oui à prononcer. Sauvez-moi la vie, morbleu, sauvez-moi la vie.

Mme. MOULDING.

Mais cela est extraordinaire, Monsieur. Voilà la première fois que vous me voyez, & vous me voulez épouser ?

L'ÉVEILLÉ.

Vos yeux me tirent à cartouche, mon bel Ange ; ne me consommez pas, je vous en prie.

Mme. MOULDING.

Mais cela est bien prompt.

BETZI.

Tant mieux, Madame, on fçait tout de suite à quoi s'en tenir.

L'ÉVEILLÉ.

C'est un effet de ma destinée.

Mme. MOULDING.

Il y a effectivement de la fatalité, Betzi, je suis dans une agitation qui n'est pas naturelle.

L'ÉVEILLÉ.

Se pourroit-il ?

Mme. MOULDING.

Un peu de treve, Monsieur le Marquis, je vous en conjure.

BETZI.

Voilà qu'on capitule, Monsieur le Marquis ; le cœur de Madame bat la chamade.

Mme. MOULDING.

Ne vous plaignez pas du sort, Marquis, il faut lui céder. Vous voulez ma main, je vous la promets : voilà qui est fini.

L'ÉVEILLÉ *tout d'un coup, d'un ton emporté.*

Ah ! sort fatal ! Il n'y a pas un mortel plus infortuné, maudite soit mon étoile.

BETZI.

A qui en avez-vous donc ?

Mme. MOULDING.

On se rend, Monsieur le Marquis, que voulez-vous de plus?

L'ÉVEILLÉ *du même ton.*

Ce n'est pas assez, Madame, ce n'est pas assez.
BETZI.

Comment donc, Monsieur, est-ce que vous voulez nous prendre d'assaut, ainsi que vous avez fait l'Isle, de par tous les diables?

L'ÉVEILLÉ.

Non, mon Infante: mais une triste réflexion vient m'affligner.... J'ai un Frere cadet qui voudra profiter de ceci. Faut-il qu'un amour d'occasion, vive Dieu, vienne m'enlever le fruit de mes services?

Mme. MOULDING.

Comment donc?..... Quel est ce Frere dont vous parlez?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, ma divine, il faut que je renonce à vous, ou à mon avancement. Je suis engagé d'honneur, en cas de mariage, à céder ma Compagnie à mon Cadet. J'aimerois mieux perdre la tête, que de quitter le Service dans ce moment-ci; mais je donnerois le reste du corps au diable, plutôt que de ne pas vous épouser.... Que résoudre?

Mme. MOULDING.

Voilà un cruel embarras.

BETZI *ave une réflexion jouée.*

Mais si votre Cadet vouloit se marier aussi?....

L'ÉVEILLÉ.

Ah! parbleu..... ce seroit un moyen d'accordement..... Mais à qui le marierois-nous?

BETZI.

Madame a une Niece charmante..... Il y a un contrat tout dressé, il n'y aura que le nom à remplir.

L'ÉVEILLÉ.

Comment! vous avez une Niece? & que ne le disiez-vous? Il semble que cela soit fait exprès, mon Cadet aime les Nieces à la folie.

Mme. MOULDING.

Mais croyez-vous que ne l'ayant jamais vue, il veuille...
L'EVEILLÉ.

De resté, Madame. Allez, un Cadet de Famille n'a
jamais refusé un mariage de rencontre.

Mme. MOULDING.

Mais est-il aussi de la Garnison?

L'EVEILLÉ.

Parbleu, il doit venir me prendre ici. Quand il vien-
dra, qu'on le fasse entrer, Betzi. (*Il lui fait signe d'in-
telligence.*)

BETZI.

Oui, Monsieur. Je vais aller tout de suite chercher le
contrat, Madame, pour que rien ne languisse.

(*Elle sort.*)

Mme. MOULDING.

Voici ma Niece, Monsieur le Marquis.

Nota. *Quelque critique pourra se rappeler peut-être d'avoir entendu, il y a à-peu-près quatre-vingt-dix ans, dans une Pièce de ce genre, composée en pareille occasion, quelques bonnes ou mauvaises plisanteries, semées dans ce second Acte, & se fâchera qu'on les ait ressuscitées. On convient en avoir usé, parce qu'elles entroient dans le plan de la chose, & qu'on étoit pressé: ce n'est pas la seule fois que les événements du règne de LOUIS XVI. rappelleront ce qui s'est fait dans les beaux jours de celui de LOUIS XIV., & il y auroit bien de la mau-
vaise humeur à s'en plaindre.*



S C E N E VII.

Mme. MOULDING, L'ÉVEILLÉ; MISS MAK-BELL, FOORBRIK, *qui entrent.*

L'ÉVEILLÉ.

TUdieu, mon Cadet, vous aurez un friand morceau.
Mais quel est ce visage patibulaire qui la suit?

Mme. MOULDING *à part.*
Patibulaire ! Il faut que cela soit écrit sur sa figure.

L'ÉVEILLÉ.

Il a l'air d'un crieur d'enterrements.

Mme. MOULDING.

Monsieur le Marquis, c'est un prétendu Gendre Anglais, dont je voudrois bien me défaire ; ils me deviennent insupportables.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en déferai, Madame.

FOORBRIK.

Madame & Mademoiselle, voyez à vous résoudre, encore une fois.

MISS.

Vous prenez bien votre temps, Monsieur.

FOORBRIK.

C'est pour avoir trop différez, Mademoiselle, que je suis si pressant.

L'ÉVEILLÉ *d'un ton dur.*

On vous dit que vous prenez mal votre temps, Monsieur Roosbif.

FOORBRIK.

De quel droit prenez-vous ce ton-là, en me parlant ?
Vous êtes un audacieux, cela ne vous regarde pas ; &
qui est-ce qui dit cela, c'est moi, entendez-vous ?

Si vous ne forcez par la porte, mon ami, je vous jetterai par la breche; & qui est-ce qui dit cela, c'est moi, entendez-vous?

FOORBRIK.

Je voudrois voir cela, Monsieur de la France. Je voudrois....

L'ÉVEILLÉ.

Par la sembléu, c'en est trop; il faut que je brûle la cervelle à cet animal-là. (*il fait mine de tirer un pistolet.*)

FOORBRIK s'enfuyant.

Miséricorde!

L'ÉVEILLÉ riant.

Ah, ah, ah.

Mme. MOULDING.

Quoi! Monsieur, vous portez des pistolets en venant voir les Dames?

L'ÉVEILLÉ riant.

Non, Madame, ce n'est qu'une lunette-d'approche, dont je me sers comme cela, quand je veux plaisanter.... ah, ah, ah.

S C E N E V I I I .

L E S P R É C É D E N S , B E T Z I .

BETZI.

Votre Frere arrive, Monsieur.

L'ÉVEILLÉ à Mme. Moulding.

A propos, ma charmante, votre Niece est-elle riche? Les ainés dans notre famille ne sont qu'amoureux; mais les cadets sont intéressés comme tous les diables.

Mme. MOULDING.

Cela ne fera pas d'obstacle; je donne la moitié de mon bien à ma Niece.

Vous avez le fond de l'âme superbe , le diable m'emporte. Voici mon Cadet.

S C E N E I X.

LE CHEVALIER , Mme. MOULDING , MISS
MAK-BELL , L'ÉVEILLÉ , BETZI.

L'ÉVEILLÉ.

AProchez , mon Frere cadet , & remerciez-moi bien fort. Vous songiez à ne faire votre fortune qu'à la pointe de l'épée , je vous en livre une toute faite , si vous voulez épouser cette belle enfant.... Décidez-vous à l'instant.

LE CHEVALIER.

Monsieur , vous êtes mon ainé , j'ai toujours fait ce que vous avez souhaité ; mais rien ne pouvoit me faire plus de plaisir , que ce que vous exigez.

Mme. MOULDING à Miss.

Et vous , Mademoiselle , ce jeune homme vous convient-il ?

MISS.

Quand vous me commandez , Madame , je ne fais qu'obéir.

BETZI.

Signons promptement le contrat , Madame . (*elle donne le contrat.*)

L'ÉVEILLÉ.

Oui , signons , signons . (*on signe.*) (*Bas à Betzi.*) Fais signe au Sergent d'entrer.

Mme. MOULDING.

Monsieur le Cadet , gardez ce contrat.... Voilà qui est fini . (*Bellumour entre.*) Qu'est-ce donc que ceci ?

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, BELHUMEUR,
UN VALET.

LE VALET.

C'Est ce grand Moustachier-là qui a voulu entrer
jusqu'ici.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! c'est un de mes Sergens. Qu'y a-t-il, Belhumeur?

BELHUMEUR.

Parbleu, mes Officiers, il faut bien vous avertir; on
apperçoit des Vaisseaux qu'on croit ennemis: si nous avons
le plaisir de les frotter, il faut bien que vous en preniez
votre part.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! tête! mort! ah! sang! voilà l'ennemi, & je m'amuse
à la bagatelle! Adieu, Madame. Je n'arriverai ja-
mais assez tôt. (*Il sort.*)

Mme. MOULDING *criant.*

Quoi! vous me quittez ainsi?

MISS.

Et vous aussi, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ce ne sera pas pour long-temps; mais je suis Fran-
çais, & la gloire m'appelle: je reviendrai bientôt me ren-
dre à l'amour.

MISS.

Je ne puis vous blâmer. (*Il sort.*)

Mme. MOULDING.

Je veux le suivre, je veux le suivre.

BETZI.

Y pensez-vous, Madame?

BELHUMEUR.

Non d'un canon, Madame, que voulez-vous faire dans ces harias-là? parbleu; vous seriez bien campée dans une mêlée! Allez, restez chez vous, prenez patience, ou bien, s'il est tué, je viendrai vous donner de ses nouvelles. (*Il sort.*)

Mme. MOULDING *se lamentant.*

Ah! le petit ingrat qui me quitte pour la gloire! Il n'y a qu'un Français capable d'une chose comme cela.... S'il étoit tué! Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse!

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MISS MAK-BELL,
Mme. MOULDING, BETZI, L'ÉVEILLÉ
en Valet.

L'ÉVEILLÉ *accourant.*

V Ictoire, victoire.

LE CHEVALIER.

Réjouissez-vous, belle Miss; car vous devez penser comme moi: c'est notre Escadre qui est de retour: un double laurier vient de couronner notre Général. Il a vaincu les ennemis de mon Roi sur mer, après les avoir dompté sur terre, & il vient ici pour confirmer son triomphe & jouir de sa victoire.

Mme. MOULDING.

Et où est Monsieur le Marquis?....

L'ÉVEILLÉ.

Madame, il part pour aller en croisiere....

Mme. MOULDING.

Mme. MOULDING *examinant l'Eveille.*

Mais je crois que ce Valet.... seroit celui qui.....

L'EVEILLÉ *vivement.*

Oui, Madame, je suis un Gascon de bonne humeur,
Volontaire suivant l'Armée: lorsque nous prenons terre,
je réjouis quelquefois mes Officiers par des petites gail-
lardises comme celle-ci.

Mme. MOULDING.

Est-il possible que je sois jouée à ce point!

L'EVEILLÉ.

Allons, Madame, contre fortune bon cœur; c'est la
devise de vos compatriotes.

LE CHEVALIER.

Ne redevenez pas Anglaise, Madame, un peu de gran-
deur d'ame: je suis désespéré de m'être prêté à ceci;
mais je ne pouvois réussir autrement: du reste, comptez
sur un neveu qui sera votre meilleur ami, pour vous dé-
dommager d'un mari perdu: oubliez ce chagrin au mi-
lieu de nos réjouissances, le plaisir est aujourd'hui pour
tous ceux qui voudront le partager.

Mme. MOULDING.

Allons, Chevalier.....

L'EVEILLÉ.

On peut dire à la fin de cet impromptu, de notre
aventure, que c'est autant de pris sur l'ennemi.





DIVERTISSEMENT MILITAIRE.

Dès que les Acteurs quittent la Scene, le Théâtre change; on voit le Port de la Grenade illuminé, ainsi que tous les Vaisseaux de l'Escadre Française; l'Ecusson de France est en transparent au-dessus d'un Arc-de-triomphe, décoré de fleurs, de lauriers & de plusieurs devises; le canon tire de tous les Vaisseaux; un Peuple immense accourt de tous côtés.

Un peloton de Soldats arrive, tambour battant; ils portent les Drapeaux enlevés aux Anglais, traînans & attachés au pied du Drapeau Français de ce peloton; on les suspend renversés au-dessous de l'Ecusson de France; toute l'Armée crie: VIVE LE RÔI.

*(Le Théâtre est rempli de Soldats, d'Habitans,
& de Femmes de l'Île.)*

DEUX GRENADIERS chantent sur l'air: *de la chasse
de la Garde.*

Le Dieu des batailles
Donne en ces murailles,
A nos Français,
Des Lauriers verds & frais;
La Gloire moissonne
Pour cette Couronne:
Le plus beau brin
Sera pour D'ESTAING.

(on reprend.)

Le Dieu des batailles, &c.

PREMIER GRENADE.

A la Grenade,
Battant la chamade,
Et sans incartade,
L'Anglais dit adieu.

DEUXIEME GRENADE.

Oui, l'Angleterre,
Sur mer & sur terre,
Avec nous, mortbleu,
Aura mauvais jeu.

Le Dieu des batailles, &c.

(*Le Chevalier danse un Menuet avec Miss.*)

MENUET de la Garde : *C'est lorsque nous avons
mis le Cerf.*

En amour, comme en guerre, on voit un bon Français,
Avec des ailes,
Courir au succès;

Mars & l'Amour n'ont point de plus braves Sujets;
Avec les Belles,
Avec les Anglais,

On les a toujours bien vu finir leurs querelles:

En affaires de cœur,
Un Français est toujours vainqueur.

Le Dieu des batailles, &c.

(*après le Menuet.*)

LE CHEVALIER.

Français, n'oublions pas que si tout Soldat, au nom
de son Roi, devient un Héros, le nom d'ANTOINETTE
est aussi le plus doux à prononcer au milieu des charmes
de la Victoire. C'est aux pieds de notre illustre Reine que
la Gloire dépose les Lauriers cueillis pour la Patrie.

V A U D E V I L L E.**A I R G R A V E.**

Tout Français, au nom de LOUIS,
Devient terrible aux ennemis;
Mais pour le cœur, c'est une fête
D'entendre celui d'ANTOINETTE.
Que la Pâque, au gré de nos vœux,
Ne cesse de filer pour eux.

Vive LOUIS, vive ANTOINETTE. *bis.*

U N O F F I C I E R.*Second couplet.*

Disparoissez, fiers Léopards :
Anglais, dans vos tristes remparts,
Allez pleurer votre défaite,
Allez pleurer votre défaite,
L'Américain brisant ses fers,
Chante dans un autre Univers,
Vive LOUIS, vive ANTOINETTE. *bis.*

Troisième couplet.

Vive D'ESTAING, ce fier Guerrier,
Qui change Grenade en Laurier :
C'est le Favori de la Gloire.
Disparoissez, fiers Léopards,
Quand nous chantons dans ces remparts,
Vive LOUIS, vive ANTOINETTE. *bis.*

Mme. MOULDING.*Quatrième couplet.*

Devant un Guerrier généreux,
Un cœur se rend au premier feu ;
L'Amour couronne la Victoire,
Mes Patriotes sont Anglais, *bis.*

Mais j'eus toujours le cœur Français;
Et pour le prouver, je répète,
Vive LOUIS, vive ANTOINETTE. *bis.*

BETZI.

Cinquième couplet.

Du Bal que donnent les Français,
Nos Anglais ont payé les fraix.
L'aventure sera parfaite,
Si l'Eveillé, mon Favori,
Me mener chanter à Paris,
Vive LOUIS, vive ANTOINETTE. *bis.*

Sixième couplet. (au Public.)

Dans cet ouvrage du moment,
L'esprit le cede au sentiment ;
Car pour LOUIS, pour ANTOINETTE, *bis.*
C'est le cœur qui fait tous les fraix.
En faut-il plus à des Français?
Non, si chacun de vous répète,
Vive LOUIS, vive ANTOINETTE. *bis.*

*Un Soldat du Régiment de Dillon & un de Haynaut
dansent la Fricassée, & chantent, sur l'air : Quand
on va boire à l'Écu.*

Vivent not' Reine & notre Roi,
Viv' les Princes du Sang de France.
Vivent not' Reine & notre Roi :
Chacun de nous l's aime plus que soi.
Que n'pouvons-nous à leurs yeux
Verser tout not' sang pour eux !
Je nous trouverions trop heureux
De les entendre dire,
Le Français n'est pas peureux.

Non, ventrebleu, il ne l'est pas; & si le Roi nous
voyoit faire, de quoi ne serions-nous pas capables ?
(*on reprend.*) Vivent not' Reine & notre Roi, &c.

38 *Les Français à la Grenade, Comédie.*

C'est à la breche , à l'assaut ,
Que c't'amour-là brille en beau ,
Et D'ESTAING sur son Vaisseau ,
A fait voir qu'il pétille
Encore plus fort sur l'eau .

Demandez à l'Amiral Biron , il vous en dira des nouvelles .

(on reprend .)

Vivent not' Reine & notre Roi , &c.

Mes amis , dans la chanson ,
Mettons D'ESTAING & BOURBON .
Chantons-les à l'unisson :
Tout enfant de la Gloire
Sçaura prendre le ton .

Allons , mes Camarades .

Vivent not' Reine & notre Roi , &c.

Après la Fricassée , les Soldats invitent les Femmes à danser ; tout se mêle , & le divertissement finit par un Ballet général .

F I N.

